

CINEMA MAGAZINE

2 MAI 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N° 18

dans ce numéro :

DANS
L'INTIMITÉ
DES
STARS
D'HOLLYWOOD

« Robert Montgomery » et « Joan Crawford », les principaux interprètes, avec Clark Gable
" UNE FEMME SURVINT " que nous verrons bientôt dans une salle d'exclusivité parisienne.
(Photo M. G. M.)



LA POTINNIERE

DÉFINITION

M. Edmond Sée, toujours lui, a dû plutôt se sentir dans ses petits souliers certain jour de la semaine passée... Ce soir-là, en effet, avait lieu le banquet du Club du Faubourg, donné pour fêter Françoise Rosay et Jacques Feyder.

A l'issue de ces agapes gastronomiques, le réalisateur du Grand Jeu se leva, afin d'ouvrir le débat inscrit au programme sur le cinéma et la censure. Feyder, dont tous les films, ou presque tous, de Crainquerville au Grand Jeu, avaient eu à souffrir des ciseaux de Dame Anastasie, possédait là, on le devine, un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. Le fait est qu'il fut éblouissant.

C'est ainsi que, parlant de la crainte qu'inspire aux réalisateurs la censure au moment de la préparation d'un film, il eut cette définition savoureuse de l'officine de la rue de Valois : « Je croyais l'avortement interdit en France; or, s'étonna-t-il, la censure, qu'est-ce, sinon une agence d'avortement clandestin ? »

Jusqu'ici, on ne savait guère au juste quel genre de métier exerçait M. Edmond Sée. Maintenant, grâce au premier metteur en scène français, on ne l'ignore plus.

CRI DU CŒUR

C'était pendant les prises de vue de Justin à Marseille. Carlo Rim, un jour, avait pris place dans un des tramways qui sillonnent la Canebière, lorsque, à l'arrêt, devant la Bourse du Commerce, monta une voyageuse outrageusement maquillée et d'un âge assez indéfinissable.

A sa vue, un qamin qui était assis se leva et offrit galamment sa place. Ce que voyant, la dame ne tarit pas d'éloges sur l'éducation d'un tel enfant. Celui-ci l'entendit, et sans perdre un instant :

— Oh ! vous savez, ma place, je ne l'offre pas à toutes les dames... aux vieilles seulement !

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Deux cinéastes, dans un salon, parlaient de cette retentissante histoire de Bordeaux, et plus particulièrement de la fuite d'un des médecins stérilisateurs. Dame, on a beau être distingué, les sujets de conversation sont rares...

— Je vois ce que c'est, dit le premier, sans penser à mal : il s'est fait la paire...

— D'ailleurs, fit l'autre, ne voulant pas être en reste, tout cela n'est pas bien nouveau... Le cinéma, depuis longtemps, nous a parlé, à mots couverts, de sujets identiques...

— Je ne vois pas...

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

— Comment !... Auriez-vous oublié... Les deux Orphelines ?

A NOS LECTEURS

« Notre numéro de Pâques » nous a valu de toutes parts un flot de félicitations. De Paris, de Marseille, de Lille, de Lyon, nos lecteurs nous ont écrit pour nous faire part de l'heureuse surprise qu'ils ont éprouvée à la lecture de ce numéro vraiment exceptionnel qui a pu s'enorgueillir d'une collaboration « unique ». Nous remercions vivement les uns et les autres. Les lettres que nous recevons chaque jour nous montrent que nos efforts incessants sont remarqués et suivis. Elles sont, pour nous, de précieux encouragements à mieux faire encore...

Mais pour cela, nous réclamons le concours de tous nos lecteurs. Sachez qu'une revue ne peut vivre et surtout se développer qu'en augmentant sans cesse le nombre de ses abonnés. Donc, amis lecteurs, ABONNEZ-VOUS. Si vous l'êtes déjà, faites connaître autour de vous « Ciné-Magazine » et pour cela, n'hésitez pas à nous envoyer les noms et adresses de tous vos amis susceptibles de s'intéresser à notre revue et auxquels nous ferons parvenir sans aucun engagement de leur part des numéros spécimens.

Et maintenant un aveu : certains de nos lecteurs, nous ont demandé, très gentiment d'ailleurs, de parler davantage du film français. Qu'ils soient sûrs que ce vœu, très légitime, sera exaucé dans la limite du possible. Mais encore faudrait-il pour cela que certaines vedettes, certains réalisateurs de chez nous se montrent moins farouches à l'interview ; et surtout, surtout, nos maisons de productions moins avaries de documents photographiques.

Soyons francs : lorsque l'on compare face à la prodigalité et à la somptuosité des photographies américaines, la rareté et la lamentable médiocrité des documents des firmes de chez nous, même les plus grandes, on ne peut que se sentir humilié de la comparaison.

Que nos lecteurs nous comprennent : nous avons l'ambition de leur donner une revue d'une présentation impeccable. Qu'ils nous excusent donc si en ces colonnes, nous faisons parfois bonne mesure, trop bonne mesure même, au film américain. Le moyen d'hésiter devant la splendeur de certains documents qui nous parviennent d'Amérique, alors que même les meilleurs films français, sauf quelques rarissimes exceptions, ne possèdent que d'imparfaites photographies de studios et de scènes ? Depuis des années, depuis que « Ciné-Magazine » existe, nous élevons pareille réclamation. Serons-nous suivis ? La parole est à nos producteurs...

sa connaissance. Il la fit donc chercher par saint Pierre. Marlène rechigna bien un peu, mais finit par le suivre.

Elle arrive au paradis, et on l'introduit dans la pièce où se tient le Père Éternel. Elle va pour s'avancer mais soudain s'empare :

— Comment, fait-elle, indignée, vous n'avez pas convoqué les photographes ???

DANS LE NOIR

Un cinéma de l'avenue de Wagram, — pourquoi ne pas le nommer, il s'agit du Lutetia — passe les « actualités » du mariage du ministre Gœring.

Tout à coup, à la profonde stupeur de l'assistance, une spectatrice se lève et, après avoir dressé le bras horizontalement, se met à crier par deux fois :

— Heil... Heil...

— Heil... Heil... est surtout timbré, remarque quelqu'un, à la joie générale.

AU FILM DES JOURS

— La grève des spectacles est, paraît-il, toujours décidée pour le 30 mai prochain. Du moins en sera-t-il ainsi jusqu'au 29 au soir.

Mais une question se pose : que va faire la Société des bonnes vies et mœurs ? Dame, voir transformer toutes les salles de spectacles en maisons... closes est pour le moins choquant.

Il est vrai que cela ne changera guère les établissements ayant passé le Rosier de Madame Husson...

— Quoi qu'il en soit, il faut s'attendre à ce qu'il y ait des « jaunes ». Ainsi le Paramount, lequel a fait savoir que pour ce qui est de la fermeture, il n'avait encore rien décidé. Rue Meyerbeer on hésite encore entre le lock-out et le dernier film de Frederic March. L'affaire en est là :

March ou grève, comme diraient nos braves culottes de peau.

— Dans une petite ville de la Drôme, une fabrique de chapeaux a été la proie des flammes.

En apprenant la nouvelle, sans plus tarder, Abel Gance, Julien Duvivier et Simone Simon se sont fait inscrire au fond de chômeur...

— Une partie de l'action de Miss général se déroule dans une île du Pacifique.

En Polynésie, direz-vous. Erreur : en polynésierie.

— Pour cause de santé, Alice Field se montre, depuis quelque temps, fort amère...

Est-ce pour cette raison que ses meilleures amies ne l'appellent plus qu'Alice fiel...

— Sa Sainteté le Pape ne s'est montrée, paraît-il, que fort peu enthousiasmée par Le Vrai Visage du Vatican.

Quelle idée aussi a eue le réalisateur du film, de vouloir contenter tout le monde et le Saint Père...

— Ce jeune premier du temps du muet est maintenant négociant en chaussures dans le Midi.

Serait-ce parce qu'il a toujours joué ses rôles comme un pied ?

LES FILMS DE LA SEMAINE

Adolf Hitler Le Maître de Forges.
Basil Zaharoff Tuer pour Vivre.
Marcel Régnier Little Minister.
Colonel de la Rocque Arsène Lupin
Franklin-Bouillon Mon chapeau
Philibert Besson Nomade's land.

PETIT COURRIER.

A une élégante. — En cette époque pascale, pour aller avec votre costume-tailleur, nous vous conseillons particulièrement ce chapeau-cloche.

Une garçonne. — Nell Gwyn n'est pas du tout ce que vous croyez... Aucun rapport avec La Prisonnière d'Edouard Bourdet.

Le p'tit futé. — Non, malgré le titre, il n'est pas du tout nécessaire d'acheter un masque à gaz pour aller voir Golgotha. D'ailleurs il s'agit de tout le contraire d'un film alerte.

L'HOMME INVISIBLE.

DEUX FEMMES.

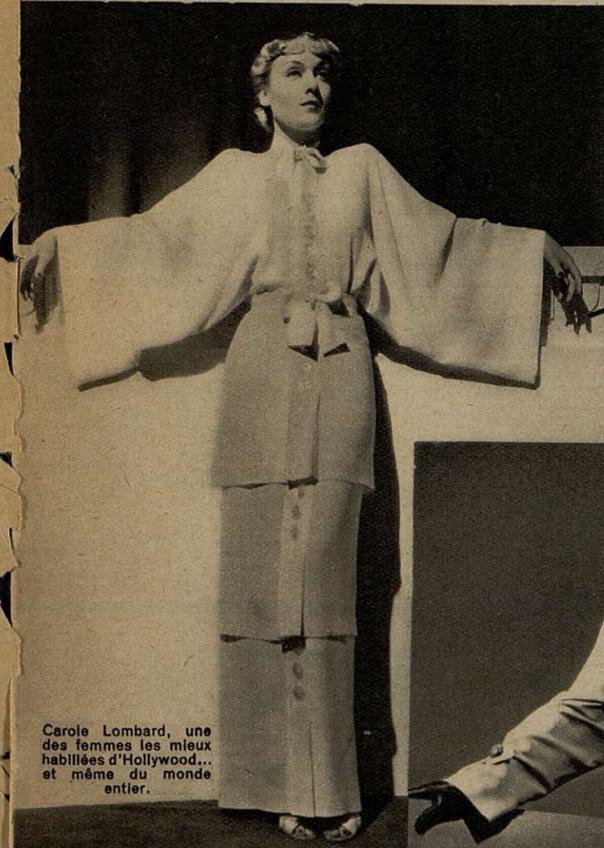
Hollywood..., avril. — Au physique, elles se ressemblent un peu. Mêmes cheveux blonds, mêmes yeux bleus, même taille gracieuse et ravissante. Pourtant, il n'y a pas, à Hollywood, deux femmes plus dissemblables. Marlène, l'Européenne, réservée, rêveuse, plutôt triste ; et Carole, l'Américaine, bonne enfant, amie de tout le monde, franche au possible, et remplie de la joie de vivre.

Comment définir la cause d'un tel contraste ? Sans doute est-ce leurs origines respectives, aussi loin l'une de l'autre, que l'est la vieille Europe, avec ses traditions et son long héritage, de la jeune Amérique, gaie, puérile, et tout émerveillée de se trouver, soudain, grande comme ses sœurs, les nations d'Europe.

Et voilà qu'après cinq ans de travail avec Joseph von Sternberg, qui la découvrit à Berlin, Marlène va enfin nous montrer ce qu'elle peut faire sans son Svengali. N'empêche que c'est son dernier film avec « von », qui va, plus que tout autre, influencer la mode nouvelle. *The Devil Is a Woman (Le Diable est femme)*, tiré du roman de Pierre Louys, *La Femme et le Pantin*, a une ambiance espagnole dans laquelle évolue une nouvelle Marlène, latine blonde, habillée en Espagnole la plus exotique. Marlène a été tellement contente de son nouveau genre, qu'avant de partir en vacances, après l'achèvement du film, elle s'est fait faire, par Travis Banton, une garde-robe nouvelle, où la note espagnole se fait bien sentir, comme dans les toilettes qu'il lui avait créées pour ce film.

Qu'on jette plutôt un coup d'œil sur ses dernières photos, prises avant son départ pour New-York. Plus de pantalons, de tailleurs sévères. On ne la verra désormais qu'en robes de soirée délicates et en ensembles aussi féminins qu'étaient masculins ceux d'autrefois. Va-t-elle plaire, la nouvelle Marlène ? Je pencherais pour l'affirmative...

Quant à Carole Lombard, sa carrière a toujours été moins raffinée, si j'ose parler ainsi, toujours un peu plus bruyante que celle de Marlène, comme sa personnalité, d'ailleurs, mais non pas pour cela moins éblouissante. Elle est née dans une petite ville de province américaine, d'une famille bourgeoise. Lorsque ses parents l'amenèrent à Los-Angeles quelques années plus tard, Carole, encore tout enfant, a décidé d'être, un jour, star de cinéma. D'habitude, il ne suffit pas de prendre une décision pareille. Pourtant, encore à l'école, elle s'arrangea pour faire un test chez Fox, et aussitôt signa un contrat de cinq ans. Pendant une année, elle y travailla beaucoup, et sa popularité grandissait



Carole Lombard, une des femmes les mieux habillées d'Hollywood... et même du monde entier.



avec chaque nouveau film, quoiqu'elle ne jouât pas encore de rôles importants.

Puis un mauvais accident d'auto lui laissa la figure couverte de cicatrices. Pour une femme moins tenace que Carole, ceci aurait marqué la fin de sa carrière cinématographique, mais le courage de cette jeune femme moderne n'est pas moins grand que le charme personnel que vous lui connaissez. Avec l'habileté d'un bon chirurgien esthétique, et la volonté de la malade, celle-ci a su, plus tard, recommencer son travail devant les caméras. C'est avec cette même ténacité, cette même indépendance d'esprit, qu'elle fait tout dans sa vie, mais loin d'être la femme dure qu'on pourrait croire, son



Avant de partir en vacances Marlène s'est fait faire une garde-robe nouvelle, où la note espagnole se fait fortement sentir...

Un ravissant ensemble pour les visites d'après-midi. Comme on le voit, Marlène est revenue à beaucoup plus de féminité...

...Un pyjama de sport, en gabardine belge, fort pratique pour les voyages en avion.

amabilité est bien connue. Il n'y a pas de vedette plus aimée à Hollywood, aussi bien parmi ses camarades de film que parmi ses amis en dehors de la corporation.

Elle est connue pour être une des femmes les mieux habillées d'Hollywood, sinon du monde entier. Elle porte, avec autant de chic une robe de soirée en tulle noir, garnie de grosses fleurs au cou, qu'un pyjama de sport en gabardine beige, qu'elle trouve on ne peut plus pratique, pour les voyages en avion. Ce costume, à mon avis, nous montre, d'ailleurs, la véritable Carole Lombard, telle qu'elle est — symbole de la femme américaine moderne.

PAULA WALLING.

Secrétaire générale : YVONNE IBELS

CINE-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Franca et Colonies : Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.

Etranger (pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr.

Etranger (pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 90 fr. — Six mois, 42 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Elysées 75-19

Fondateur : JEAN PASCAL

Règle exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.

Avec Berval dans le rôle du bague de « Justin de Marseille ». (Photo Pathé Natan)



PIERRE LARQUEY

homme d'intérieur

Si par hasard, un de ces dimanches, profitant d'un soleil si avare, cette année, de ses rayons, vous « poussez » jusqu'à Maisons-Laffitte, peut-être vos pas vous dirigeront-ils vers une petite villa accueillante et comme se moquant de son jardinier minuscule... Et pourtant, dans ce jardinier, un homme, du matin au soir, chaque dimanche que Dieu fait, pioche, bêche, plante, arrose, enseme, retourne la terre par ici, la tasse par là, et ce, sept mois de l'année sur douze...

Non, vous ne vous trompez pas : cet homme, c'est Larquey, qui occupe ainsi les loisirs que lui laisse le cinéma au jardinage et à l'élevage des poules, des lapins, des chiens, des chats, et même des... tortues !

Ce n'est pas tout. Sa « bicoque », comme il dit, c'est lui qui l'a meublée, au sens le plus complet du mot. Entendez par là qu'il en a, de ses propres mains, fabriqué tous les meubles, ou presque, avec un procédé

Le clairon rouspéteur du « Grand Jeu » a demandé le rapport du colonel... (Photos Tobis)

QUE PENSEZ-VOUS du VOTE des FEMMES ?

Dans les numéros précédents vous avez lu une intéressante enquête de Nadia Bovu sur le vote des femmes. Quelques-unes de nos plus charmantes vedettes avaient répondu sans trop d'enthousiasme pour le suffrage féminin, voté, pour faire suite aux avis de nos artistes. Les opinions autorisées de trois femmes dont l'activité sociale ou intellectuelle est un bel exemple de persévérance et de valeur féminines.

RAYMONDE MACHARD

Raymonde Machard me regarde, surprise. De ses bras elle me montre ses téléphones, ses secrétaires, son bureau surchargé.

— Que voulez-vous que j'en pense !

« J'ai créé le *Journal de la Femme* pour soutenir les intérêts sentimentaux et sociaux des femmes. Je n'ai jamais failli à ma tâche. La grande « habileté » des adversaires du suffrage féminin a toujours été de nier le désir que les femmes pouvaient avoir du bulletin de vote. « A quoi bon, disent-ils, accorder le droit de suffrage aux Françaises ? La politique ne les intéresse pas. » C'était peut-être vrai, il y a cinquante ans, mais aujourd'hui, c'est faux. Les femmes de France sont sages et modestes. Dans

l'ombre elles ont fait leurs preuves. Elles demandent seulement qu'on leur reconnaisse officiellement le droit de se dévouer et de servir. Toutes les objections périmées, les armes défensives de l'égoïsme doivent tomber devant ce désir. La cause des femmes est aujourd'hui entendue devant l'opinion. Le jour du jugement qui mettra fin à cette scélératesse iniquité n'est pas loin. Il approche. Il est là.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

— C'est un sujet, hélas, dont j'entends parler depuis mon enfance, cela devient une scie, j'aimerais que l'on accorde le vote aux femmes pour qu'il n'en soit plus question...

— Mais quel est votre avis ?
— Mon Dieu, mademoiselle, je suis pour, je suis pour n'est-ce pas... puisque les femmes veulent acquiescer un souci de plus, qu'elle le prenne... il ne reste plus beaucoup de raisons à opposer à leur désir, elles l'obtiendront, ne serait-ce que par la lassitude... Quant à moi, vous savez...

— Pensez-vous que cela créera des disputes dans le ménage où l'homme et la femme seraient d'opinion politique différente ?
— Ce sera une raison de plus pour divorcer, il y en avait déjà bien assez comme cela, mais il faut bien varier les causes de temps à autre...

du "GRAND JEU"

à

"JUSTIN DE MARSEILLE"

découvert, un jour de flânerie, au concours Lépine. Même chose pour l'appartement qu'il habite, durant l'hiver, à Montmartre, naturellement. (Imaginez-l-on Larquey logeant ailleurs que sur la Butte ?) Un rabot, une scie égoïne, un marteau et un coin de table de cuisine pour établi, tels furent ses outils. Les menuisiers auxquels il a montré son installation n'en sont pas encore revenus.

— Quel type ! se sont-ils exclamés.

Quel type, c'est exactement ce que pensent de lui, avec une sympathie amusée du premier moment, ceux qui l'ont vu à l'écran. Tel il est dans la vie, simple, naturellement bon, sans chiqué, de coudees franches, tel on le retrouve sur la toile blanche, bonhomme, toujours sincère et égal à lui-même.

C'est un gars de la Gironde, né dans la paix des champs, et que ses parents destinaient au noviciat. Au lieu de celui-ci, c'est... l'Infanterie Coloniale qui l'accueille à dix-huit ans. A Madagascar, il tâte du théâtre. Hé, hé, se prend-il à murmurer. Résultat : démobilisé, il se fait engager dans les tournées Baret. Tours de France et, entre temps, un saut à Montreuil chez Melies. Quand je vous disais que c'est un vieux de la vieille ! Théâtre encore, théâtre sans cesse, et c'est un autre grand drame : la guerre, dont Larquey est revenu bouleversé.

Puis quinze ans aux Variétés, dans des rôles de second plan, et c'est enfin la grande révélation du clairon Justin, du *Grand Jeu*, où Feyder le révéla magistralement à lui-même.

Maintenant, ah ! maintenant, il tourne sans arrêt. On ne compte plus ses films qui se chevauchent les uns les autres. Il promet tout ce qu'on lui demande, ne veut mécontenter personne et... les mois de trente et un jours sont trop courts. Alors vous pensez, ceux de vingt-neuf !

JEAN VALDOIS.

HÉLÈNA RUBINSTEIN.

— Je reviens de Russie où la question féminine n'existe même pas, la femme y est, comme l'homme, un être humain avec un cœur, un cerveau et des sens, aucune différence ne saurait s'établir entre les deux sexes, la femme peut aspirer aux besognes les plus hautes, mais elle peut aussi, comme un animal, traîner la charrie et user ses forces aux plus durs métiers masculins... La femme américaine a su, au milieu de ses prérogatives, équilibrer et maintenir sa féminité, c'est ce qui fait sa force, la Russe, qui l'avait complètement abandonnée, se rend compte de son erreur et la reconquiert peu à peu... Peut-être les Françaises sont-elles, elles, un peu trop féministes, bon nombre d'entre elles restent réfractaires, au suffrage universel, pourtant aucun bulletin de vote ne peut enlever une partie de leur charme... Cela tient, sans doute à l'histoire, si différente de ces trois pays... on subit malgré tout, en France, des siècles d'un passé magnifique avec lequel on ne rompt que lentement, duquel on ne sort, qu'avec difficulté, mais heureusement, le temps n'est plus loin qui donnera aux femmes françaises le droit de s'exprimer...

— Et qu'advient-il dans un ménage d'opinion politique dissemblable ?
— Rien de plus qu'avant si les conjoints sont tolérants... l'amour intelligent et véritable ne se trouve-t-il pas dans un échange réciproque de la personnalité ?...

Enquête menée par JACQUELINE LENOIR.

HISTOIRES DE MA VIE

... C'était un grand honneur pour moi d'avoir été choisi pour partenaire de Mariène Dietrich...

Le scandale fut plus grand encore pour nos brûlantes amours, qu'il le fut pour mon aventure avec Clara. J'aimais avec passion. J'aimais avec fureur. J'aimais sans me soucier de rien au monde, hors Lupe et ses désirs.

Elle se moquait de tout et de tous, s'affichait avec une insolente ostentation dans les endroits les mieux fréquentés et les plus puritains. Lupe prétendait que j'étais unique au monde, le déclarait à qui voulait l'entendre, et son amour pour moi était près de ressembler à une dévotion.

Nos amours étaient graves et tapageuses, comme Lupe, comme moi-même. Jamais le destin ne se plut à réunir deux êtres aussi ardents et aussi dissemblables, aussi peu faits l'un pour l'autre que ma brûlante maîtresse



TROP D'AMOUR, TROP DE TRAVAIL (1)

Un commencement de notoriété, mon nom en tête d'affiche, un travail que je commence à apprécier, une vie relativement tranquille. De l'argent, une maîtresse belle et sage ; cependant je ne suis pas heureux. Je vis, c'est certain, mais je ne sens pas mon cœur bondir dans ma poitrine à grands coups éperdus. Je n'ai pas de grands désirs, mais non plus de grandes joies. Je tourne le *Spahi*, *Mariage à l'essai*, *les Pilotes de la mort*, *le Rêve immolé*, *le Bateau de nos rêves*. J'ai des partenaires charmantes, plus que charmantes, souvent très belles. Hollywood est généreux en beauté. Ma vie cependant est privée d'événement, mes amours trop sages aussi. Evelyn Brent et moi, toujours excellents amis, décidons sans peine de terminer notre liaison sans nuages. Mieux, elle se termine d'elle-même, sans efforts.

Depuis longtemps, pour ne pas affoler mon père, je ne m'appelle plus Franck, mais Gary, Gary Cooper. Le scénariste de Paramount proposa à ce moment-là un scénario fort simple. Il fut accepté et il me plut aussi. Lupe Velez était ma partenaire. C'est ainsi que je l'aimai. Lupe était très belle, de cette beauté du diable, qui l'a rendue célèbre, de cette beauté pire que toutes les autres. Et puis, lorsqu'on aime une femme, ce n'est pas seulement pour sa beauté, mais bien pour cet extraordinaire composé qu'elle seule peut et sait être. Lupe, alternativement ange ou démon, souvent les deux à la fois, irrésistible et affolante avec ses façons de mordre dans l'existence comme dans une pomme mûre, perpétuellement agitée, bondissante, appelant pour la calmer des trésors de douceur et quelquefois des coups, Lupe fut pour moi une extraordinaire et unique aventure, aventure cruelle et douce qui dura près de trois ans.

J'aimais Lupe à la folie. Pour elle j'aurais remué ciel et terre. Lupe effaçait sans efforts le pâle souvenir de Doris, qui m'avait cependant si cruellement marqué, celui plus brûlant de Clara Bow. Celui d'Evelyn Brent était évanoui.

(1) Voir début dans le n° du 18 Avril.

... Lupe Velez était très belle, de cette beauté du diable pire que toutes les autres...



par gary cooper

une obsession. Je rêve de soleil et de vie tranquille. Je voudrais qu'il m'arrive un terrible accident, comme celui d'il y a quinze ans, sur la route d'Helena. J'aurais alors la joie d'une vraie convalescence, d'un vrai repos, veillé par la douce quiétude maternelle. J'aspire à dormir. Dormir, ne plus penser, dormir, dormir...

Je travaille pourtant. Le film est là, avec ses dures nécessités.

Lupe est là aussi, avec ses caprices d'enfant, son ardeur de femme, sa passion d'amante. Enfin, je sombre, je m'anéantis. Je suis malade, très malade, je pense que c'est la fin. Mes amis croient me perdre. Mais non. Lupe est toujours présente, pleine de vigilance et de sollicitude. Sa tendresse est excessive, je sais déjà que c'est la fin.

Lupe doit partir à New-York, où des engagements l'attendent. Je pars en Europe. Je sais que c'est fini. Je traîne à travers la France et la Suisse une lamentable convalescence. Je suis amer et triste. Je porte sur mon visage des stigmates ineffaçables. Je suis affreusement las.

Rappelé à New-York pour un film, je donne la réplique à Claudette Colbert, puis vite, très vite, avec le tenace espoir de me guérir, je reviens en Europe, en Afrique aussi. Je me laisse traîner et entraîner, sans résistance. Je m'abandonne à quelque amour passager, brillant et sans joie. Sous le soleil d'Afrique, dans la poussière d'Égypte, je n'ai rien gagné, je n'ai rien appris, pas même l'oubli.

Je rentre aux Etats-Unis. Le cinéma est exigeant. Je suis magnifiquement accueilli là-bas. C'est presque le retour de l'enfant prodige. J'aspire à la paix et au repos. Mais les studios sont là. J'aime mon métier, cependant. Mon travail me plaît, et les rôles que l'on me confie sont assez bien faits pour moi.

Aux reporters indiscrets, je fais des déclarations sans nombre. Hollywood fait payer cher la rançon de la célébrité. Le public veut des détails sensationnels, des précisions sur ma vie, sur moi-même ? J'en donne tant qu'on en veut. J'assomme les journalistes de sentences profondes et définitives, pêle-mêle, sur l'amour, les femmes, le bonheur, la gloire, le mariage, la vie.

L'amour ? Qu'on ne m'en parle pas, je vous prie ! Je suis comme un homme marié trop souvent, rompu aux divorces.

(A suivre.)

à la recherche des "YEUX NOIRS" dans un restaurant de Moscou

Un immense décor occupe les deux plateaux principaux du studio de Billancourt. C'est un aristocratique restaurant aux murs garnis de glaces qui reflètent à l'infini les petites tables fleuries autour desquelles sont assis de nombreux figurants. De jolies femmes aux robes décolletées bavardent avec d'élégants officiers sanglés dans leurs tuniques constellées de décorations. Dans les coupes, le champagne pétille et sur les visages rayonne la joie la plus franche. L'orchestre joue une musique qui vous berce et dont le rythme va progressant. L'ambiance est parfaite, les figurants vivent leurs rôles. Ils ne sont pas, contrairement à leur habitude, figés sur leurs sièges ou enfoncés dans leurs uniformes. Sans doute, le régisseur les a-t-il sélectionnés avec soin. Cette minutie, qu'il convient de souligner, est tout à son honneur, et il est certain que le film s'en ressentira agréablement.

A gauche, glissant sur un rail, un chariot supporte la camera et l'opérateur. Celui-ci qui n'est autre que Chirard auquel on doit de si belles images, doit faire des prodiges

d'équilibre pour tenir sur l'étroite plateforme. L'œil au viseur, il donne des instructions aux électriciens.

— Allumez le 4 ! Reculez le 5 ! On le voit dans la glace ! Ça va !

A ses côtés, Tourjansky, au profil napoléonien, est attentif aux moindres détails. Meticuleux à l'excès, il déplace un couple, fait avancer une table.

— Remplissez les coupes et que l'on donne du vrai champagne !

Cet ordre est accueilli, par tous, avec satisfaction. Le metteur poursuit :

— Hé, microphoniste, attention votre câble est dans le champ !

Et lorsque tout est au point, on répète. Un maître d'hôtel se fraie avec peine un passage à travers les tables. C'est Harry Baur qui vient de réussir une composition extraordinaire. Quel artiste ! Hier les *Nuits moscovites* et *Crime et Châtiment*, aujourd'hui les *Yeux noirs*, demain *Tarass Boulba* et peut-être la *Veillée d'Armes*. Dans chacun de ces films, il saura nous étonner par la diversité de son jeu.

Harry Baur s'est merveilleusement adapté à son nouveau rôle. Il va d'une table à l'autre, s'empresse auprès des clients, soignant surtout les habitués :

— On prépare votre soufflé, colonel, je vous ai recommandé au chef.

S'approchant du violoniste, il lui lance à mi-voix :

— On te demande au salon n° 5 !

Il donne du feu à une jeune femme qu'accompagne un sexagénaire ventripotent et plaisante avec un quatuor de jeunes officiers.

— Ça va ! lance Tourjansky. On va tourner !

Harry Baur et Jean Max dans une des premières scènes des « Yeux noirs. »



Tous les plafonniers s'allument. Dans un coin du décor, en retrait, Guy Sloux et Jean Max — lequel, avec son peignoir rouge et son maquillage ocre, ressemble à un prestidigitateur — qui ne sont pas de cette scène, se divertissent en racontant des histoires marseillaises. Les figurants, qui les entourent, s'en donnent à cœur joie.

Simon Shiffrin, le directeur de la production, pénètre sur le plateau. Lui seul peut donner quelques indications :

— Ce décor est la reconstitution exacte d'un des principaux restaurants de Moscou d'avant-guerre. Le film s'y déroule en grande partie, car les *Yeux noirs* sont l'histoire d'un maître d'hôtel (Harry Baur) qui, un soir, rencontre, parmi ses clients sa fille (Simone Simon) avec un jeune homme (Jean-Pierre Aumont). L'action gravite autour de ces trois personnages et permet aussi de voir Jean Max et Jeanne Brindeau, tous deux dans des rôles importants, et également Maxudian, Aimos, Emile Genevois, Guy Sloux, Christiane Ribbe et Paulais.

— Le dialogue... — ...est de Jacques Natanson et la musique de Michel Lévine.

— Et les *Yeux noirs* ? Ce sont ceux de qui ?

— De personne. On ne les voit jamais, car ils sont simplement le titre d'une chanson.

Tourjansky, réalisateur du film. GEORGE FRONVAL.



Un père et sa fille... (Simone Simon et Harry Baur).



FRANCE

— Pierre Caron mettra en scène Juanita, avec Alfred Rode, Raymond Cordy, Mireille Perrey, Alice Tissot.

— C'est un nouveau cinéma qui ouvrira prochainement ses portes aux Champs-Élysées, qui projettera le dernier film de King Vidor : *Wendling Nigert*, avec Gary Cooper et Anna Sten.

— Va-t-on filmer *Madame Quinze*, de Jean Sarment ? On le dit. Leonce Perret, Jean de Marguenat et Richard Oswald seraient sur les rangs.

— Le *Messageur*, d'Henry Bernstein, dont l'action fait si fortement songer au Chant du prisonnier sera porté à l'écran avec P.-R. Willm et Gaby Morlay.

— Le roman d'Octave Feuillet *Un jeune homme pauvre* sera porté à l'écran par Abel Gance, avec Marie Bell et Pierre Fresnay.

— Pour la Route impériale qu'il va tourner d'après la Maison cernée, de Pierre Frondaie, Marcel L'Herbier a fait choix des par-

DU MONDE ENTIER

tenaires de *Kate de Nagy*, qui seront Pierre Richard Willa et Jaque Catelain.

— Au courant de cet été, Léon Poirier réalisera *l'Appel du silence*.

— Harry Baur sera *Tarass Boulba*, dans le film du même nom, qu'Alexis Granowsky mettra en scène, d'après l'œuvre de Pouchkine.

— C'est définitivement Richard Eichberg, le réalisateur de *Quadrille d'Amour*, qui portera à l'écran Michel Strogoff. Adolf Wohlbrück, qu'on vit dans *Mascarade*, sera Strogoff dans les deux versions projetées. *Extérieurs en Roumanie*.

AMÉRIQUE

— Kay Francis a quitté Hollywood, à destination de la France, où elle espère séjourner près de deux mois.

— C'est Clive Brook qui sera le principal interprète de *Orchids to you*.

— Marion Davies fera sa rentrée à l'écran dans *Page miss Geory*, où elle aura pour partenaire Dick Powell.

— Le prochain film des Marx Brothers, sera une parodie de *Rigoletto*.

— La firme américaine R. K. O. produirait plusieurs films américains à Londres.

— Le film que Charlie Chaplin vient d'achever à Hollywood s'intitulerait définitivement *The Waip* (le Vagabond).

ANGLETERRE

— C'est Charles Laughton qui incarnera Cyrano de Bergerac dans l'adaptation filmée de la pièce célèbre d'Edmond Rostand. Mise en scène probable d'Auguste Génina.

HOLLANDE

— On annonce que le réalisateur G.-W. Pabst tournerait à Amsterdam en juillet prochain *Ilet belep van Leiden*, film historique en costumes.

Meg Lemonnier

EST REDEVENUE PARISIENNE...

Être française et ne pas parler français ! Arriver d'une tournée au Canada pour débiter sur la scène du théâtre de la Madeleine ! Créer une pièce américaine ! Bien vite conquérir Paris, et se fixer définitivement en France, son vrai pays ! Telle est l'extraordinaire chronologie des faits qui nous firent connaître Meg Lemonnier. Si elle naquit à Londres, c'est par hasard, alors que sa mère était en voyage dans la capitale anglaise ; si elle partit au Canada, c'est par hasard, alors que Seymour Hiels organisait une tournée en Amérique ; si elle débute à Paris, c'est par hasard, et parce qu'on ne trouvait pas une actrice parisienne pour jouer ce rôle très anglo-saxon de *Broadway*.

En peu de mois, elle sut s'imposer, elle fit courir tout Paris à la Madeleine, elle devint une vedette. Après *Broadway*, c'est *Good Neues*, et puis les *Bouffes-Parisiens*, où elle joue pendant des années *Arsène Lupin*, *Les Aventures du roi Pausole*, *La Revue de Rip*, *La Pouponnière*, *Soir de Réveil*.

Meg Lemonnier, c'était un nouveau visage, spirituel et fin. De grands yeux, un drôle de petit nez pointu, le type exact de la « girl », acidulée et primesautière ; elle danse à ravir, bien sûr, elle sait suffisamment chanter. Quant à jouer la comédie ? Pourquoi pas ?

Paramount était avide de lancer de nouveaux artistes. Et Meg fut une des plus favorisées parmi les actrices sous contrat à l'année. Je revois encore ce jour très mémorable pour elle où elle fit son premier essai cinématographique : très émue, évidemment, elle dit gentiment le texte indiqué, puis finalement, n'en pouvant plus, elle virevolte et éclate de rire, fébrilement. C'était tellement spontané, si jeune et si vrai tout à la fois, que cette petite scène fit assurément beaucoup plus pour l'engagement de Meg que le texte plus ou moins insipide qu'on lui avait fait réciter.

Vous rappeler tous ses films ? Ce serait fastidieux. Les uns furent charmants, d'autres moins réussis ; une carrière, naturellement, doit savoir s'accommoder de toutes sortes de rôles. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé Meg Lemonnier plus délicieuse que dans *Rive gauche*, son premier film. Elle avait une fraîcheur, une vie, une galté exubérante qui faisait merveille. Elle ravissait son metteur en scène, Alexandre Korda, qui lui prédit un brillant avenir. Nous avons appris à savoir que Korda connaît son métier ! Et puis on cantonna Meg dans des rôles d'ingénues, on la « décolora », on ne la fit presque jamais danser ! Pas une fois elle eut à l'écran l'occasion de prouver ses

qualités de danseuse ! Alors, un peu découragée, elle disparut brusquement, après ce très mauvais film que fut *Princesse Czardas*. Chacun se demandait avec anxiété comment elle avait dès lors décidé d'orienter sa carrière. On téléphonait chez elle. « Made-moiselle est en voyage », répondait-on invariablement. Et un jour, on apprit qu'elle jouait à Londres ! Pour C. B. Cochran, elle créait une grande revue. Pendant des mois, ce fut le grand succès ; Meg, désormais considérée en Angleterre comme une étoile française, ralliait tous les suffrages. Le temps a passé... puis Meg est revenue ! Elle a retrouvé sa famille, ses amis, son home, et elle va tourner deux films : *Bourrachon* et *Les Sœurs Hortensias*.

— Contente ? — Emue, serait plus exact. Car il faut que ces films soient bons ; il faut que le public y retrouve la Meg Lemonnier qu'il avait aimée, du temps de *Rive gauche*. Je ne suis plus blonde, vous voyez ! Fini tout ça ! Je ne veux plus être une petite ingénue candide et mièvre, j'en ai assez de susurrer et de minauder ! Quand on me laissait avoir ma personnalité, je n'avais que des amis dans le public. Alors ? je demande tout simplement d'être à nouveau la Meg Lemonnier presque débutante.

— Et Londres ? — J'avais conservé le souvenir des music-halls londoniens où j'étais girl. Londres, pour moi, c'était une ville immense, où la petite fille que j'étais voulait réussir. Je travaillais avec énergie, avec volonté. Mais je n'étais qu'une « girl » parmi tant d'autres. Il fallait danser « avec les autres », chanter « avec les autres », sourire « avec les autres ». Mais pour me lamenter, pour pleurer, pour être exténuée, j'étais bien seule. Londres, vous voyez, je l'aimais parce que j'y avais passé mon enfance, mais aussi il me rappelait des années bien dures, bien harassantes. Et cette année, j'ai joué à nouveau là-bas ! Mais j'étais vedette ! Finies pour moi les loges où on s'entasse, fini l'anonymat ; on venait pour me voir, on m'applaudissait, et qui sait, peut-être, étaient-ce les mêmes spectateurs qui m'avaient ignorée ! C'était un rêve merveilleux, très doux, délicieusement enveloppant. J'avais quitté Londres inconnue, je revenais comme vedette de C. B. Cochran. Le plus beau souvenir de mon enfance s'était matérialisé !

Meg, quelques instants, reste songeuse. Distraitement, elle caresse Mousky, son pékinois. Mais son esprit est loin... elle pense aux années d'efforts, aux journées maussades où il lui est arrivé d'avoir très faim. Brusquement, elle sourit et dissipe ces souvenirs, elle oublie qu'elle n'a pas eu d'in-

souciante jeunesse, et que si, à l'écran, elle fut souvent une ingénue qui n'avait qu'à sourire ; dans la vie, elle dut toujours être une jeune fille courageuse, et anxieuse pour assurer le nécessaire du lendemain.

— Au théâtre, je vais reprendre *Broadway* ! Eh oui ! ce fut ma première pièce à Paris, c'est à elle que je dois ma petite réussite ! Je suis un peu (beaucoup même) superstitieuse ; et je pense que *Broadway* marquera à nouveau une étape heureuse dans ma carrière d'actrice et de parisienne, car, oui, monsieur ! il faut me considérer comme une vraie parisienne ! Est-ce trop demander ?

MARCEL BLITSTEIN.



Trois attitudes de Meg Lemonnier, photographées à son retour de Londres.



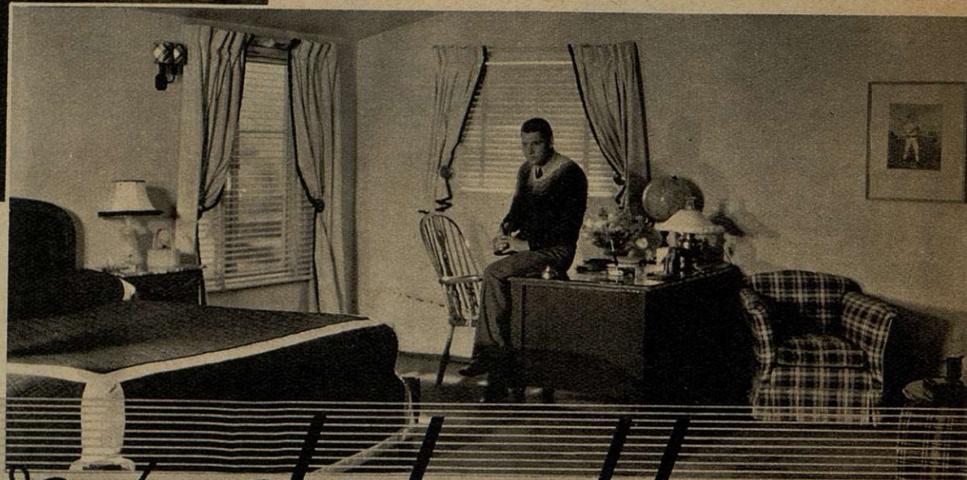
DANS L'INTIMITÉ

Nous avons publié récemment une série de reportages sur le cadre de la vie des plus grandes vedettes françaises. Successivement nos lecteurs purent vivre dans l'intimité d'Annabella et de Jean Murât, de Marcelle Chantal et de Pierre Blanchar, etc. Voici aujourd'hui un aperçu de quelques demeures des grandes stars d'Hollywood. Air, espace, lumière, confort, rien ne manque...

La chambre à coucher-bureau de Richard Arlen, où celui-ci aime à se retirer par les chauds après-midi d'été de Californie. Atmosphère de cottage anglais, sans style bien défini. Une seule recherche : la commodité. (Photo Paramount.)



Voici tout d'abord la salle à manger rustique aménagée par Myriam Hopkins. Meubles patinés, luisants d'encastrique, parquet ciré également, abondante vaisselle de cuivre, rideaux de couleurs vives... tout respire la simplicité et la netteté... (Photo Paramount.)



Le lit imposant de Mae West, dans lequel celle-ci répond à ses nombreux admirateurs... Satin, satin, satin, et aussi de lourds rideaux de brocart de soie garnis de riche dentelle. (Photo Paramount.)



La somptueuse demeure de Norma Shearer à Hollywood : vaguement de style normand, enfoncée sous la verdure. Ajoutons que, dans le privé, celle qui fut « Miss Béa », à l'écran, est Mme Irving Thalberg, femme du directeur de la production Métro-Goldwyn... (Photo M.-G.-M.)

DES Stars d'hollywood

Une vraie chambre de jeunes filles : celle de Sylvia Sydney et de sa jeune sœur... Claire crétonne aux murs, rideaux de tulle immaculé, broderies ajourées sur satin feutré... Symphonie en blanc. (Photo Paramount.)



L'art et la manière de transformer sa chambre à coucher en salle de culture physique... C'est que, sitôt levé, le premier soin de Robert Montgomery est de maintenir sa forme... (Photo M.-G.-M.)



Ramon Novarro, lui, préfère la lecture des journaux du jour, dans sa calme retraite campagnarde que dorent les premiers rayons d'un soleil matinal et printanier... (Photo M.-G.-M.)



Sobriété des lignes, austérité de l'ensemble et pourtant confort et douce intimité, en attendiez-vous autrement du « home » de l'élegant et « racé » William Powell ? (Photo Paramount.)



« Dormez-vous en chien
sur votre lit les nuits de pleine
lune ? »

qu'elle est
**LA QUESTION
LA PLUS SAUGREUUE**
que l'on
vous ait posée ?

part à mademoiselle votre sœur qui me plaît également beaucoup. » Celle-ci de Joël Mac Grea : « Que portez-vous quand vous prenez un bain de soleil ? » La réponse fut : « Un pardessus en poil de chameau. » Et celle que recut Lucien Baroux : « Cher monsieur, je vous ai vu souvent au cinéma; j'ai dix-sept ans et je suis blonde; dois-je me faire faire une permanente ? » A Ginger Rogers (vingt ans), on écrivit pour lui demander si elle était la mère ou la grand-mère de Buddy Rogers (trente-cinq ans). Georgius se vit poser l'ensemble de questions suivantes, dont le tout forme un joli assortiment : « Portez-vous des caleçons longs ou courts ? Comment préférez-vous les pommes de terre, et quelle est votre couleur idéale pour une voiture ? » Jim Gerald estime que la question la plus idiote que l'on puisse adresser à un comédien est celle de recommander un nouveau venu. Comme si la profession n'était pas assez encombrée que nous dussions nous-mêmes introduire le loup dans notre bergerie !

Continuons la série : A Jeanne Fusier-Gir, on demanda : « Où faites-vous vos approvisionnements ? » Pills et Tabet trouvèrent un jour dans leur loge, sous forme de télégramme adressé à leur deux noms réunis : « Attends enfant. Que faire ? Aline. » Ils se sont d'abord regardés, l'un interrogeant l'autre pour savoir s'il était l'auteur, mais ni l'un, ni l'autre, n'avait souvenance. El Brendel a plutôt ri jaune quand on lui a demandé quel maquillage il se mettait sur la figure pour avoir ce teint d'âne. La jolie Blanche Montel eut bien peur quand elle reçut la missive suivante : « L'esprit de ma mère me commande de vous épouser. Ecrivez-moi la date de votre arrivée ! » Et un mois durant,

elle fut en butte aux avances de ce demi-fou. A Laurel et Hardy l'on demanda un jour s'ils dormaient ensemble. A Diana Wynyard : « Entre nous, chère madame, d'un Anglais et d'un Américain, quel est l'amant le plus ardent ? » A Clark Gable : « Quel est votre moyen pour séduire une femme ? » A Tenia Fedor : « Embrassez-vous votre partenaire réellement sur la bouche et avec conviction ? » A Gary Cooper : « Epousez-vous une brune, une blonde ou une rousse ? » A Joan Crawford : « Pourquoi n'avez-vous pas eu d'enfant avec Douglas Fairbanks junior ? » A Daniel Lecourtois : « Quelle artiste a été votre première maîtresse ? » A Heather Angel : « Avez-vous déjà giflé un homme ? » A Robert Montgomery : « Dormez-vous en chemise de nuit ou en pyjama ? » A Dorothea Wieck : « Ecrivez-vous chaque jour à votre mari ? » A Franchot Tone : « Qu'est-ce qui vous a donné le plus grand frisson de votre vie ? » A Joan Blondell : « Dormez-vous dans un double lit ou dans un lit à deux places ? » A Raymond Cordy : « Tromperiez-vous votre femme avec votre partenaire ? » A Germaine Roger : « Etes-vous amoureuse de vos partenaires ? »

D'autres encore se virent interroger de la sorte ; Walter Huston : « Comptez-vous les étoiles quand vous ne pouvez pas dormir ? » Janet Gaynor : « Combien de fois par jour regardez-vous l'heure ? » John Boles : « Croyez-vous que votre voix subisse l'influence de l'ombre de la couleur de votre costume ? » (Garanti strictement d'origine.) Lillian Harvey : « Coupez-vous votre saladade avec votre fourchette ou avec votre couteau ? » Spencer Tracy : « Croyez-vous qu'il soit bon pour l'esprit de jouer au polo ? » Bette Davis : « Avez-vous déjà vu une momie vivante ? » Raymond Rouleau : « Je vous ai vu dans *Les Frénétiques*. Aimez-vous le gibier ? » Vanda Greville : « Buvez-vous l'eau de votre baignoire ? » Maurice Chevalier : « Parlez-vous le français sans accent ? » Renée Devillers : « Je voudrais dîner avec vous. Ne vous en faites pas pour le théâtre. Mon amie vous remplacera. Voulez-vous ? » Jean Max : « Le monsieur qui était dans la loge droite à la séance en l'honneur de Molière, à laquelle vous avez participé, était-il le fils de Molière ? » Norma Shearer : « Croyez-vous que les mots croisés puissent fortifier l'esprit de mon fils ? Si oui, connaissez-vous un bon livre ? » Ricardo Cortez : « Dormez-vous avec votre maquillage ? »

Maintenant, que je vous avoue que je n'ai pu digérer les réponses de Janine Guise et de Jean Gabin, qui n'ont pas hésité à m'assurer que la plus idiote des questions qu'on leur avait posées était sans conteste... celle de votre serviteur :

ROBERT FRAENKEL.

POUR LE DOUBLAGE CONTRE

Chaque semaine, nos lecteurs sont invités à nous communiquer leur opinion concernant un sujet cinématographique (film, vedette, réalisateur, etc.) que nous leur aurons désigné à l'avance. L'auteur de l'envoi jugé le meilleur recevra gratuitement dix photos d'artistes 18x24, à son choix.

On trouvera ci-dessous les dernières réponses qui nous sont parvenues à la suite de notre « mise en accusation du doublage ». Pour cette série, la réponse jugée la meilleure par notre Comité de Rédaction est signée « un Cinéphile pacifique », qui se voit ainsi attribuer la récompense désignée plus haut.

Dès maintenant, nos lecteurs sont invités à nous envoyer leur réponse concernant notre « mise en accusation » ayant trait, cette fois à

MAURICE CHEVALIER

Rappelons que chaque réponse, sous peine de nullité, doit être contrasignée du pseudonyme qui paraîtra dans Ciné-Magazine et être écrite sur le seul recto d'une feuille de papier, tout en n'excédant pas vingt lignes de texte.

CONTRE

Le doublage enlève au film une grande partie de sa valeur, car il a de graves inconvénients; j'avoue que la tâche entreprise par les réalisateurs est ardue, c'est en effet une véritable jonglerie technique, nécessitant une somme énorme de travail de patience. Mais que de reproches pouvons-nous formuler ? C'est pourquoi le doublage ne sera jamais préféré à la projec-

tion des versions originales avec sous-titres, parce que le tirage, lorsqu'il n'est pas maladroït, traduit avec fidélité le naturel dialogue anglais ou allemand; tandis que le « dubbing » est rarement bien réalisé; soit que le doublage de voix n'est pas bon techniquement ou, ce qui arrive fréquemment, que certaines intonations et exclamations manquent de sincérité. En effet, ce qui choque dans un film où le doublage est quelconque, c'est que dans des scènes où l'on s'attend à des éclats, la phrase prononcée est à peine perceptible. Par instants, il arrive que les paroles prononcées ne correspondent pas au mouvement des lèvres, alors les paroles n'ont pas l'air de sortir de la bouche de l'acteur et elles sonnent faux. Tout cela ne fait pas bonne impression et ne charme guère le spectateur. De plus, nous ne pouvons apprécier un acteur étranger si nous ne connaissons pas sa voix, car dans des scènes pathétiques, c'est souvent la manière dont les phrases sont prononcées, plutôt que les mots qui communiquent l'émotion; le texte a moins d'importance que l'intonation. Malgré tout ce que l'on puisse reprocher au « dubbing », j'aime très bien les films doublés, d'ailleurs quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre du doublage. Je citerai *La Pente* et *Back Street*.

UN CINÉPHILE PACIFIQUE.

Le doublage, non je ne suis pas pour, il n'est rien que je ne déteste plus.

Mais je profite de ces lignes, pour demander à MM. Les Producteurs et Metteurs en scène s'il ne

serait pas possible de faire passer sur l'écran, en même temps que le nom des vedettes, celui des personnes qui les doublent ?

N'est-ce pas votre avis ? Là serait la justice.

POUR

Je dois dire que je trouve le doublage excellent pour les personnes qui, comme moi, ne connaissent ni l'anglais, ni l'allemand et comme j'aime beaucoup le cinéma et en particulier les films étrangers, je trouve le film mieux en doublé qu'en version originale, sous-titres français.

Comme les grandes vedettes comme Greta Garbo, Marlène Dietrich, Ramon Novarro, Sylvia Sydney ne parlent pas français, je n'aurais pas les voir si leurs films n'étaient pas synchronisés.

ROLAND SIOCNARF.

Ce que je pense du doublage, la question est assez épineuse à définir. Pour ma part, j'aime encore mieux un bon doublage qu'un film avec sous-titres français aux paroles manquant totalement de finesse et de sens. Pour accepter la version originale d'un film, il faut que le film soit parfait et que le spectateur soit pris par le jeu des artistes; tel est le cas pour *Les quatre filles du docteur March* et quelques autres. A tout prendre, j'aime encore mieux un film doublé qu'une version originale où l'on a l'impression à la fin du film d'un vide et de quelque chose de pas fini.

HÉLÈNE.

L'ÂME DES BÊTES

qu'on appelle sauvages

Il fut un temps, jadis, où l'animal était roi... Sur notre sol, non creusé encore par le bois des charrues primitives, campaient les loups, les ours, les chevaux ignorants de la selle et des rênes... L'homme tremblait et reculait devant eux, se sentant faible devant cette force, gauche devant cette adresse.

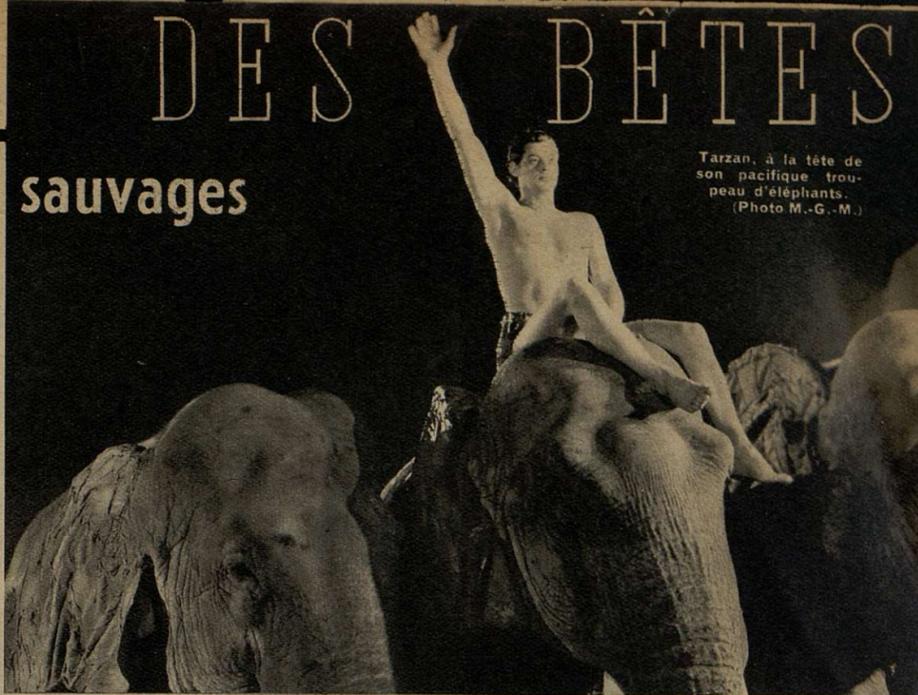
La patience humaine et son industrieux génie changea peu à peu, au cours des âges, la face de la terre : l'animal est devenu ami, serviteur, esclave ou ennemi, adversaire irrédemptible ! Mais le sol qu'il parcourait jadis si fièrement lui a été peu à peu arraché ; il ne cesse de reculer devant la ville, la cité, le village ; il connaît, d'un bout à l'autre du monde, l'odeur de l'homme, l'odeur de la fumée, la blessure du feu, les sillons des terres labourées. Il sait aussi déceler les animaux jadis frères, et que des siècles sans nombre ont rangés parmi les rangs de ceux qu'il faut fuir, ou combattre.

La terre appartient à l'homme : s'il supporte l'animal la plupart du temps, c'est à cause de son utilité ; chair nécessaire à la vie, douce fourrure, huile et graisse précieuses, l'animal sert l'homme plus encore mort que vivant.

Mais la revanche existe encore, sur certaines faces du monde ; et si parfois nous imaginons que toute vie animale véritablement libre et sauvage a disparu d'une terre qui nous fatigue par son automatisme, certains documentaires, certains films sont là pour nous faire connaître notre erreur.

Tels *l'Afrique vous parle*, *Congorillaë*, *Rango*, *Chang*, *Ramenez-les vivants*, *Tarzan*, films d'hier, tels aujourd'hui *Baboon* et *Sequoia*.

Sequoia, bien que tiré d'un roman de Vance Joseph Hoyt, ne présente rien qui évoque l'habituel film de « trappeurs » : qu'est donc *Sequoia* ? C'est, étrangement enlacées, deux histoires dont le parallèle déroulement se poursuit tout au long du film : l'une humaine, l'autre animale, et la plus belle est la



Tarzan, à la tête de son pacifique troupeau d'éléphants. (Photo M.-G.-M.)



« Baboon », terres inconnues où, en terrain marécageux, vit le rhinocéros... (Photo Fox.)

dernière. C'est l'histoire d'un bébé « puma » et d'un cerf, animaux ennemis mais qu'adopte tous deux une jeune fille ; elle s'efforce de les habituer l'un à l'autre, mais avec les années se voit obligée de leur rendre la liberté ; cependant les deux animaux n'oublient point ces années de vie commune et lorsque l'un sera en danger, l'autre accourra dans les événements, la beauté des sites, et surtout la libre vie des habitants sauvages des taillis et des fourrés font de ce film un spectacle unique...

Si *Sequoia* nous offre un merveilleux tableau de la vie des forêts américaines, atteignant parfois à une incomparable poésie ; *Baboon* nous fait dominer l'immense forêt africaine, dont le moutonnement s'étend d'un bout à l'autre d'horizons peu connus, dont l'étrangeté nous attrape à la gorge.

Baboon, la terre des singes ; seul l'aviion peut pénétrer au-dessus du cœur obscur de ces terres inconnues parce qu'à peu près impénétrables, même pour l'indigène luisant et nu, qui redoute les ombres profondes végétales et leurs secrets, parfois mortels. Mais, parmi les rameaux et les branches, parmi les lianes énormes aux mille tentacules, vit le grand peuple des singes, dont l'existence est pour l'homme un problème où l'inquiétude se mêle à une sorte de vague effroi : car le singe, en dépit de tout ce qu'il a d'animal et de sauvage, relève la tête et regarde ; et dans ses yeux, une sorte de leur — intelligence, pensée, ruse — a brillé qui suffit, à elle

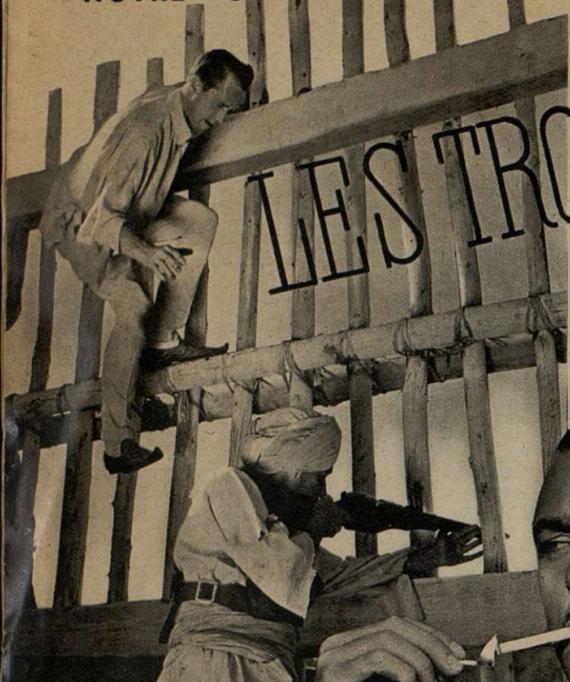
seule, à nous bouleverser. Etrange amour des mères pour leurs petits, batailles livrées de famille à famille, et ces plaintes qui doivent signifier tout un monde à jamais inconnu de douleurs et de regrets.

Les arbres sont les pays d'élection des singes : en cohorte, parfois, ils se déplacent d'un coin à un autre de la forêt, changeant leur lieu de campement si les fruits dont ils se nourrissent commencent à s'épuiser ; de liane en liane, ils progressent avec une étonnante habileté jusqu'au nouveau lieu où ils décident d'installer leur bande : qui peut prendre les décisions et quels motifs les amènent à s'entendre, c'est hélas ! avec nombre d'autres étranges choses, ce que nous ne saurons probablement jamais.

Tout au moins, avec *Sequoia* comme avec *Baboon*, nous est-il révélé un peu de l'âme des bêtes, cette âme craintive qui brille un instant, lorsque l'homme se révèle ami et compréhensif mais qui s'éteint et disparaît au moindre geste brutal, à la moindre violence, même de parole. L'âme animale, plus encore que l'âme humaine, est tragiquement silencieuse, craintive, isolée ; il faut espérer que de tels films amèneront vers ce monde mitoyen du nôtre et si lointain cependant, non point des chasseurs avides de détruire, mais, penchés vers les animaux, des observateurs attentifs et des amis. L'homme doit bien cette revanche à la foule innombrable qu'il a asservie et détronée au long des âges.

LUCIENNE ESCOUBE.

LES TROIS LANCIERS DU BENGAL.



traire, en même temps qu'elle avait surpris notre chef avait semblé l'indisposer. Aussitôt il avait réuni ses officiers et exigé d'eux que son fils ne soit l'objet d'aucune faveur spéciale. Vieux soldat, il entendait demeurer esclave de la discipline.

« Le hasard du casernement réunit Donald et deux autres officiers : le lieutenant Allan Mac Grégor et le lieutenant Forsythe, qui, suivant une coutume que vous connais-

« On le vit bien, quelques jours plus tard, quand, devant le front des troupes assemblées, le colonel lui remit la Croix des braves ainsi qu'à Forsythe, tandis que le lieutenant Mac Grégor, tombé au Champ d'Honneur se voyait décerner à titre posthume, la Croix de Victoria... »

Le capitaine S... ayant achevé son récit se tut. Un seul regard à ses officiers lui suffit pour réaliser qu'il avait été compris. Sans ajouter un mot, il sortit.

Au dehors, la pluie continuait à faire rage.

JEAN VALDOIS.

Forsythe avait réussi à pénétrer dans la forteresse...

Le lieutenant Mac Grégor (Gary Cooper.)

DISTRIBUTION

- | | |
|------------------------|-----------------------|
| Gary Cooper | Lieutenant Mac Grégor |
| Franchot Tone | Forsythe. |
| Richard Cromwell | Donald Stone |
| Guy Standine | Colonel Stone |
| Kathleen Burke | Tania |

— Vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que quelques milliers d'Anglais puissent, avec facilité gouverner trois cent millions d'Indous et comment les limites de l'Empire britannique aient pu venir jusqu'ici ? interrogea soudain le capitaine S...

Depuis trois jours un détachement du 41^e régiment de lanciers du Bengale avait planté ses tentes sur la frontière nord-est des Indes. Depuis trois jours la pluie faisait rage, une pluie diluvienne, qui noie tout, y compris les énergies les plus indomptées. L'oisiveté forcée avait fait le reste et transformé ces jeunes hommes ardents et forts en désœuvrés amers, prêts à n'importe quel coup de tête...

— Ecoutez, reprit le capitaine après avoir longuement regardé les jeunes officiers qui l'entouraient, je vais vous raconter une histoire...

« Il y a dix ans de cela, arrivait à ce même régiment de Lanciers, auquel nous avons l'honneur d'appartenir, un jeune lieutenant imberbe et blond. Quel âge avait-il ? Dix-huit ans, peut-être, puisqu'il avait quitté l'École militaire seulement deux mois auparavant. Donald Stone, tel était son nom. Vous avez deviné : c'était le fils du colonel Stone, dont le nom demeurera indéfectiblement attaché à celui de ce régiment comme celui d'un chef d'une valeur et d'un courage rares.

« Le cadet, cependant, n'arrivait pas ici sur la demande de son père. Sa vue, au con-

sez tous devinrent très vite ses « parrains », l'initiant aux traditions du régiment, veillant à ce que le jeune homme ne commit pas de ces défaillances, ailleurs bénignes, mais qui, ici, peuvent dégénérer en catastrophes.

« A cette époque un petit despote oriental Mahomed Khan donnait quelque inquiétude au gouvernement de sa Majesté. Celui-ci craignait qu'il ne préparât une insurrection de tribus afridis. Ce Mahomed Khan, à la suite d'une intrigue amoureuse qu'il machina et qu'il serait trop long de vous relater, fit enlever le jeune lieutenant. Quelle que fût sa douleur à l'annonce de cette nouvelle et quoiqu'il n'ignorât pas ce que fissent les indigènes de leurs prisonniers, le colonel Stone, interdit à tout officier de tenter la délivrance de son fils.

« Deux hommes pourtant, enfreignant cet ordre : Mac Grégor et Forsythe. S'étant déguisés en marchands hindous, ils parvinrent jusqu'à la forteresse où s'était retiré Mahomed Khan. Reconnus, par un malencontreux hasard, ils furent jetés en prison en même temps que Donald, après avoir subi une torture d'un orientalisme sans pitié. Mac Grégor et Forsythe avaient résisté héroïquement, mais, moins aguerris, Donald avait parlé, permettant ainsi à son tortionnaire de se ravitailler en munitions et en cartouches.

« C'est alors que les Lanciers du colonel Stone reçurent l'ordre d'attaquer la forteresse. Le combat indécis dura depuis deux heures, lorsque les prisonniers réussirent à forcer la porte de leur cachot et à faire sauter l'approvisionnement de cartouches des rebelles.

« Mac Grégor devait payer de sa vie cet acte héroïque et le lieutenant Forsythe devenu capitaine se ressent toujours des terribles blessures qu'il reçut ce même jour. Quant au lieutenant Donald Stone sa conduite admirable rachetait bien des faiblesses passées.



Les trois officiers aperçurent par le soupirail de leur cachot les rebelles ramenant triomphalement le convoi d'armes.



Le colonel Stone était un vieux soldat, esclave de la discipline.



Les Trois Lanciers, en grande tenue à la fête de l'Emir.

LES FILMS DE LA SEMAINE

LE TÉMOIN IMPRÉVU

Interprété par William Powell et Mirna Loy. — Réalisation de William K. Howard. (M. G. M.)

Un excellent drame, mi-sentimental, mi-policier, admirablement construit et bénéficiant d'une interprétation de tout premier ordre. Deux conjoints s'adorent ; mais le mari, avocat, délaisse un peu trop sa femme. Désœuvrement de celle-ci, qui lie connaissance avec un aventurier ; le jour où elle veut se reprendre, il est trop tard : l'autre menace de la faire chanter ; dans un mouvement impulsif, elle l'abat et s'enfuit. C'est la maîtresse du peu reluisant personnage, qui est accusée du crime... On n'aura garde de raconter la suite où l'on assiste, stupéfait, alors que l'on croit le film à demi-achevé, à un véritable retournement de la situation. Tout s'arrange, évidemment, mais après quelles péripéties ! Ne considérons ce film que pour ce qu'il vise à être, sans plus : un agréable divertissement réalisé dans un style cursif qui vous tient haletant, mis en scène avec une science qui confond, et surtout interprété à ravir par le couple désormais fameux : William Powell-Mirna Loy. Dans un genre tout différent, nous les retrouvons aussi parfaits. Tout y est : jeu, gestes, allure générale du personnage. Un véritable exemple d'interprétation cinématographique ; mieux, le modèle de ce que devrait être toute interprétation cinématographique.

ROMANCE IN MANHATTAM

Interprété par Francis Lederer, Gingers Rogers, Farrell Mc. Donald. — Réalisation de Stephen Roberts (R. K. O.)

Une de ces comédies nuancées, délicates et exquises, faites de petits riens journaliers et dont le cinéma américain semble avoir le secret. Et quelle hardiesse perce sous ce thème en apparence banal, de l'émigrant traqué, tel une bête malfaisante, parce qu'il n'a pas la somme nécessaire en poche, se heurtant aux pouvoirs établis, errant hâve et hagard, crevant de faim, jusqu'à ce qu'une chorus girl ait pitié de sa détresse. La suite nous le montre, armé d'un fol courage, trimant obscurément et péniblement pour vivre : crieur de journaux, d'abord, chauffeur de taxi ensuite, mais toujours avec la crainte d'être reconnu parce que « pas en règle ». Celle qui l'a hébergé, elle aussi a à se plaindre de la méchanceté de la vie, de l'ignominie des hommes. Leur jeune optimisme pourtant aura raison de l'existence ; unis ils affronteront l'avenir qui les guette, avec un espoir renouvelé... C'est tout. Mais à vivre cette aventure, mi-tendre, mi-souriante, comme le temps passe vite ! Rien qui accroche particulièrement l'attention ; tout est constant, doux, enveloppé dans un ensemble de petites touches légères, rapides et fortes, conçues à l'image même de la vie. Et c'est joué à ravir, par Gingers Rogers, d'abord, et surtout par le beau Francis Lederer, au jeu subtil et étonnamment divers et dont on ne s'étonne plus après cela que l'Amérique ait fait de cet Européen, fraîchement débarqué, une vedette de premier plan.

FURIE NOIRE

Interprété par Paul Muni, Karen Morlay, William Garçon. — Mise en scène de Michael Curtiz (Warner Bros.)

Furie noire évoquant une grève dans le milieu minier, on n'a pas hésité aussitôt à prononcer le grand nom de *Germinal*. Tout doux. C'est tout au plus d'un bon drame d'aventures et d'action qu'il s'agit, où tout le côté « social » de l'ouvrage ne brille pas toujours par la vraisemblance, ni même l'humanité. Il passe sur l'œuvre de Zola un autre souffle et le style a d'autres accents infiniment plus profonds et vrais !

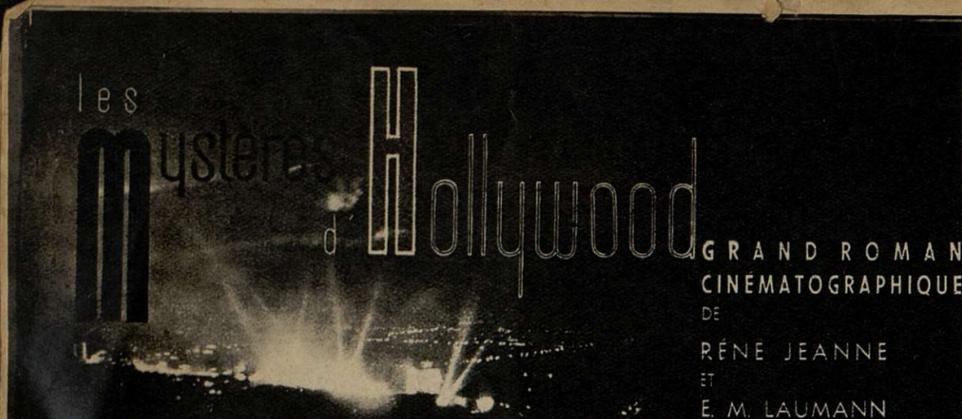
Beaucoup d'arbitraire, au contraire, se dégage du film de Michael Curtiz. Qu'on en juge. A la suite d'une déception sentimentale, un mineur naïf se laisse entraîner par un agent provocateur à fomenter une grève. Le mouvement échoue, alors, pour empêcher ses camarades de reprendre le travail, cherchant à réparer ses torts passés, l'ouvrier dynamite les galeries qu'il menace de faire sauter et le patronat cède. — Qu'on nous passe cette trivialité ; il y en a un peu pour tous les goûts. Le réalisateur s'est bien gardé de prendre parti, du moins en apparence, car son film, de vague tendance réformiste charge de tous les péchés d'Israël un soi-disant agent provocateur, dont le seul crime pourrait bien être d'avoir exprimé tout haut ce que beaucoup de mineurs pensaient tout bas. Passons. *Furie noire* (!!!) bénéficie tout de même de certains mouvements de foules remarquablement réglés, ainsi que d'une reconstitution d'atmosphère par instants fort réussie. Paul Muni joue sans nuances le rôle principal, qui n'en comportait guère et les autres interprètes, chose étonnante pour un film américain, n'ont pas réussi à s'identifier parfaitement à leurs personnages.

LE GRAND BARNUM

Interprété par Wallace Beery, Adolphe Menjou et Virginia Bruce. — Réalisation de Walter Lang. (United Artists.)

Nul plus que Wallace Beery, truculent, puissant, naïf et bestial, n'était particulièrement désigné pour incarner ce roi des bluffeurs, prince de la réclame, empereur de l'esbrouffe. A vrai dire, les producteurs américains toutefois ont eu le tort, ayant une vedette dont le tempérament « collait » merveilleusement avec le personnage, de croire le problème entièrement résolu. De là sans doute cette espèce de déception qu'on éprouve. Certes, plaisant, le film l'est d'un bout à l'autre, avec, à chacune des scènes, un détail amusant, piquant, qui relève singulièrement celle-ci. Malgré tout, on attendait mieux de cette vie romancée d'une des plus curieuses figures du siècle dernier ; l'anecdote, particulièrement semblable à une pièce de théâtre, sa plus simple expression, escamotée presque. Où l'on aurait dû s'élever à une sorte de splendeur épique, caricaturale, on est demeuré dans la grisaille d'un conflit sentimental, familial. C'est pourquoi tout le côté « reconstitution historique » est de loin le meilleur, même sacrifié. On aimera tous les phénomènes de *Barnum* : la femme à barbe, le ménage des nains, la négresse et tous leurs compagnons, ainsi que les procédés tapageurs de publicité imaginés par le « patron » et qui ont aidé à composer des images vivantes, hautes en burlesque, de la meilleure veine. Aux côtés de Wallace Beery, véritable nature, le film de Walter Lang nous permet également d'applaudir Adolphe Menjou qui a trouvé là son meilleur rôle depuis l'apparition du film parlant.





GRAND ROMAN
CINÉMATOGRAPHIQUE
DE
RÉNEE JEANNE
ET
E. M. LAUMANN

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Après une vie mouvementée en France, Jacques de Lafarerie est venu échouer à Hollywood où il aane péniblement sa vie comme « extra » dans des studios divers. Lors d'une prise de vue, il a fait la connaissance d'une jeune femme, Vera, émigrée russe, fiévreuse comme lui et pour laquelle il n'est pas sans éprouver un vif sentiment. La vie au jour le jour continue, Jacques n'a pas encore trouvé sa chance...
Un jour enfin, Theda Rodgers, la grande star, le remarque et, dans un coup de tête équivoque, lui confie le principal rôle masculin de son prochain film. Jacques ne tarde pas à devenir son amant, au grand désespoir de la petite Vera...

VI

THEDA ET VERA FACE A FACE

Brusquement, après une semaine passée à Santa Monica, pour y « tourner » un certain nombre de tableaux chargés de donner aux spectateurs du film l'illusion de la vie élégante à Deauville, Jacques n'eut plus rien à faire. Son rôle était terminé.

Pendant ce temps, Vera Malikoff, à qui le dernier film dans lequel elle avait tenu un rôle de troisième plan avait valu un petit succès personnel, avait obtenu de faire une création plus importante dans une nouvelle production de la « Gigantic », et les bruits couraient qu'elle y serait tout à fait remarquable, que Frank Adams la suivait d'un intérêt intéressé et pensait à elle pour être la *leading lady* du grand artiste russe Ivan Morginsky, qu'il venait d'arracher à l'Allemagne, et qui allait bientôt commencer un film dont l'action devait se dérouler en Sibérie, avant la guerre de 1914, puis à Moscou, pendant la révolution de 1917.

Chaque jour, Jacques se rendait au studio, cherchant à savoir les projets qui s'y élaboraient et les intentions que Frank Adams pouvait avoir à son égard, mais il semblait qu'une consigne de discrétion et de silence eût été donnée à tous ceux qu'il interrogeait, en affectant un air détaché, sous lequel il essayait de dissimuler ses préoccupations.
Le soir, quand il voyait Theda, celle-ci ne lui disait que des paroles vagues ou hermétiques, dont les conclusions qu'il en tirait se contredisaient chaque jour, ou bien elle se retranchait derrière des airs importants qui ne livraient rien des pensées qui s'élaboraient dans son cerveau. Et Jacques se demandait ce que pouvait bien signifier tant de mystère.

Un soir, il était seul chez lui et, une fois de plus, il se posait cette irritante et décourageante question, en attendant le coup de téléphone que Theda Rodgers devait lui donner avant de quitter le studio, pour lui dire si elle pourrait dîner avec lui, lorsque son boy chinois vint lui annoncer que miss Vera Malikoff était là qui demandait à le voir.

Oui, oui, bien sûr ! répondit-il en se levant et en se précipitant vers le vestibule, dans un grand élan joyeux, non sans bousculer le boy, qui n'avait jamais vu son maître dans un tel état d'excitation.

Dans le bref intervalle qui sépara le moment où il apprit que Vera était sous son toit, de celui où il se trouva face à face avec la jeune fille, Jacques eut l'esprit traversé par le tourbillon de toutes les hypothèses qu'une telle nouvelle pouvait provoquer : « Vera était là ! Que lui arrivait-il ? Que savait-elle ? Que désirait-elle ? De quoi avait-elle besoin ? » Depuis des semaines il ne l'avait pas vue, ne s'étant pas représenté à « l'Isba » et n'ayant pas eu la chance de la rencontrer... Le trouble qu'il éprouvait était tel que, dès qu'il eut franchi la porte du vestibule et qu'il la vit sagement assise dans un des fauteuils de rotin qui garnissaient la petite pièce, il fut obligé de s'arrêter et de rester un instant silencieux, les jambes tremblantes et la respiration coupée.

Elle avait l'air grave et un peu triste, et, quand elle le vit si troublé, elle baissa la tête, comme si elle eût été envahie par une gêne soudaine. Elle se leva pourtant et se tourna vers lui, juste au moment où, un peu rassuré de la voir si calme, il arrivait près d'elle.
Elle lui tendit la main en souriant du même pauvre petit sourire héroïque qu'elle avait eu,

lors de leur dernière entrevue à « l'Isba ». Il s'inclina sur la main qu'elle lui tendait et y posa un baiser timide ; puis, sans lâcher ses mains, il la fit passer devant lui et entra dans la salle qu'il venait de quitter.

— Je vous félicite... J'ai appris votre succès et les grandes chances que vous avez d'être la partenaire de Morginsky... Il n'est question que de cela, à la « Gigantic ».

Désagréablement surprise par le ton dégaqué sur lequel il parlait, elle le coupa :

— Ne parlons pas de cela, je vous en prie ! Ce n'est pas pour cela que je suis venue... On vous a vu dans différents endroits où un homme comme vous ne devrait pas aller...

Stupéfait de la rapidité avec laquelle elle avait laissé échapper les paroles que, deux minutes plus tôt, elle paraissait avoir tant de peine à prononcer, il eut un geste qu'elle arrêta :

— Non, déclara-t-elle nettement, non, ne dites rien. Je veux aller jusqu'au bout de ce que j'ai à vous dire et pour cela il faut que vous ne m'interrompiez pas, que vous me laissiez parler... Oui, oui, je sais... Je me mets de choses qui ne me regardent pas... Mais il y en a bien d'autres qui s'en mêlent et qui n'ont pas les raisons que j'ai... Si vous saviez ce que l'on dit !... Si vous saviez quels sont ceux qui vous jugent et ce qu'ils valent... la joie qu'ils laissent éclater à la pensée que vous vous engagez sur une pente où l'on ne s'arrête pas, et l'hypercriste dont ils enveloppent leur joie mauvaise !...

Elle s'était levée et elle parlait avec une véhémence qu'il ne lui avait jamais connue. Désireux avant tout de la calmer à son tour, il se leva, s'approcha d'elle et, très doucement, lui dit :

— Je ne comprends pas !

Elle le regarda dans les yeux et, d'une voix qui tremblait un peu, elle lui demanda :

— N'êtes-vous pas allé chez Marion Baxter ?...

Alors...

Et comme il se taisait, elle précisa :

— Tout le monde sait ce qu'on fait, chez elle... l'opium, la morphine... La police le sait aussi... Et cela finit toujours très mal !

Elle s'était écartée de lui et avait repris sa place dans le grand fauteuil. Un moment, elle resta silencieuse, surprise elle-même du ton que, si rapidement, avait pris la conversation ; puis, sentant qu'elle était allée plus loin qu'elle ne l'avait décidé en venant et qu'elle avait besoin de se justifier, elle hasarda :

— Evidemment, vous êtes libre et je n'ai aucun droit à vous parler comme je viens de le faire, mais j'ai tant de peine !

Jacques ne répondit pas et se contenta de porter à ses lèvres la main trop blanche, aux ongles trop roses et trop pointus qu'elle promenait nonchalamment à un pouce de son visage. Puis, comme s'il eût voulu lui faire payer d'un coup toutes les humiliations qu'elle lui avait infligées depuis qu'elle était entrée, brusquement, sauvagement, il se jeta sur sa bouche. Elle eut un mouvement de recul, mais il ne lui laissa pas le temps de se dérober. Ses lèvres se collèrent à celles de la jeune femme qui, lentement, lui noua ses bras autour du cou, resserrant, prolongeant l'étreinte que tout d'abord elle avait semblé vouloir éviter. Alors, doucement, mais fermement, il l'écarta de lui et, sans vouloir voir ses lèvres, que de nouveau elle lui offrait, il dit :

— Soyez raisonnable, ne vous mettez pas en retard. Il ne faut pas faire attendre Frank Adams !

Un frisson de mauvaise humeur la parcourut. Elle lui lança un regard méchant et tourna les talons en grognant :

— Good bye ! Vous saurez demain ce que nous aurons décidé !

En trois enjambées elle fut à la porte, sur le seuil de laquelle elle s'arrêta un instant, comme prise d'une dernière hésitation ; puis, redressant le front, elle se décida et disparut en faisant claquer la porte derrière elle.

(A suivre.)

CINÉ-MAGAZINE
**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**
Ce billet est valable du 3 au 9 Mai inclus,
sauf les samedis, dimanches et jours de fête.
NE PEUT ÊTRE VENDU
BON A DÉCOUPER

Courrier des Lecteurs

A. DUMONT. — Votre lettre a été transmise à sa destinataire.

PIERRE PICART. — Si vous voulez faire du cinéma, il ne faut pas téléphoner aux studios mais vous y présenterez vous-même avec des photos. Allez, vous prendrez plus d'un après-midi mais vous aurez plus de chances. Si vous téléphonez on ne prend pas note de votre communication et l'on vous oublie, tandis qu'une visite, on s'en souvient, surtout si vous donnez sur vous des renseignements précis. Je divulgue votre adresse, puisque vous êtes désireux de correspondre avec une jeune cinéophile figurante si possible : (M. Pierre Picart, 18, rue Victor-Hugo, à Liancourt (Oise).

SYLVIE SIDNEY II. — Vous avez tort de vous fâcher, car si vous aviez été attentif, vous auriez lu dans nos précédents courriers la réponse que j'ai faite à votre dernière lettre. Je signale que vous désirez correspondre avec des amateurs de cinéma, aussi je révèle à tous votre identité : Mme Courgeaud, route de Nantes, Fontenay-le-Comte (Vendée). Maintenant que cela est fait, lorsque vous recevrez des lettres de correspondants, vous pourrez leur expliquer votre petite combinaison. Bien que n'éditant pas des photos de Sylvia Sidney, nous pouvons vous en procurer indirectement. Combien en portez-vous et que voulez-vous ? Nous édions des portraits d'Annabella et de Jean Murat. Vous pouvez écrire à votre artiste préférée, mais je ne puis garantir si vous recevrez rapidement une réponse. Merci pour vos aimables appréciations sur notre revue. Que dites-vous de notre numéro de Pâques ?

Pol. Et Mic. — Voici, mes deux lascars, les adresses demandées : Victor Boucher, 4, rue Parmentier, à Neuilly-sur-Seine ; Renée Denny, aux films Marcel Pagnol, 13, rue Fortuny, à Paris et André Hesse, aux films Paramount, 1, rue Meyerbeer, à Paris. Vous, au moins, vous êtes chic. Vos lettres ne sont pas interminables comme certaines de vos collègues. Soyez brefs et écrivez-moi plus souvent. Bye ! bye !

ANDRÉ HANNEQUIN. — Je suis très content de vous lire et prends plaisir à chacune de vos lettres. Tout à votre disposition pour vous donner les renseignements que vous désirez sur le film *Le chat et le violon*.

RONALD 19-4-31. — Excusez-moi de vous avoir induit en erreur. Yvan Mosjoukine demeure à l'Hôtel Napoléon, avenue Friedland. Et maintenant laissez-moi vous tirer les oreilles alors que je demande à mes courriers d'être brefs et de ne poser jamais plus de trois questions, vous m'envoyez une lettre longue, longue et vous me demandez trente-cinq adresses. Vous galétez, mon cher, comme dirait Justin. Je veux bien satisfaire un peu votre curiosité, mais, pour le reste, il faudra attendre une autre fois. Ne vous fâchez pas au moins, je vous fais ce reproche très amicalement. Charles Vanel : aux bons soins des films Pathé-Natan, 6, rue Francœur, à Paris ; André Luguët, 36, boulevard des Invalides, à Paris ; Roland Toutain, Hôtel du Colisée, rue du Colisée, à Paris ; Marcel Vallée, 10, rue Edmond-Roger, à Paris, XVI^e ; Max Dearly, 7, rue Alphonse-de-Neuville, à Paris ; Armand Bernard, 17, rue de Marignan, à Paris ; Gaston Modot, 14, rue Denis-Poisson, à Paris ; Daniel Mendaille,

18, rue d'Amale, à Paris ; Thommy Bourdelle, 1, rue Truffault, à Paris ; Charles Deschamps, 34, rue Condorcet, à Paris ; Jim Gérard, 233 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris ; Charpin, 16, rue Larrey, à Paris ; Baris Karloff, Films Universal, Hollywood, Cal., U. S. A. ; Bela Lugosi, même adresse. Pour écrire aux artistes étrangers, utilisez le coupon international et pour une demande de photo joignez environ 5 francs. Si vous voulez en recevoir une plus grande, joignez 10 francs. Si vous désirez être mieux servi, nous vous conseillons d'acheter la photo à nos services spécialisés et à l'envoyer ensuite à l'artiste dont vous désirez obtenir l'autographe.

TOUT POUR RENÉE SAINT-CYR. — Vous êtes un homme de goût, mon cher ! Consultez notre dernier numéro, vous y trouverez les trois adresses que vous demandez. L'âge de votre vedette préférée, je vais vous le dire, de vous à moi, mais ne le répétez surtout pas. Elle doit avoir, hein, environ vingt-cinq ans.

POUR ROSETE ET JEANNETTE. — Excusez Pierre-Richard Willim. C'est un garçon très sympathique et fort bien élevé. S'il ne vous a pas répondu, c'est que votre lettre n'a pas dû encore lui parvenir, car il est fréquemment en Allemagne. Il tourne actuellement à Berlin *Stradivarius*. Écrivez-lui une nouvelle lettre et attendez un peu lorsqu'il sera de retour à Paris. Pierre-Richard Willim, dont nous allons très prochainement publier les souvenirs, vous répondra très certainement, surtout si vous dites que vous êtes lectrices de *Ciné-Magazine*.

4 DE LA MARINE. — Seriez-vous par hasard parents avec les quatre cavaliers de l'Apocalypse ? Non, n'est-ce pas ? C'est bien ce qu'il me semblait. Voici quelques adresses qui satisferont votre curiosité : Henry Garat, 3, rue des Dardanelles, à Paris ; Meg Lemonnier, 7, rue Mignard, à Paris, XVI^e ; Albert Préjean, 5, rue des Dardanelles, à Paris ; Harry Baur, 6, rue Frédéric-Bastiat, à Paris. Lilian Harvey a de nouveau signé avec la U. F. A., elle doit prochainement tourner aux studios que possède cette société à Neubabebberg et où vous pouvez lui écrire. Julien Duvivier demeure 13 bis, rue Stéphane-Mallarmé, à Paris. Les studios Pathé-Natan de Joinville sont boulevard Gallieni, ceux de Gaumont 12, rue Carducci. Il n'y a pas de studio des Artistes associés en France pas plus que des films Osso.

L. E. — Si la patience était une de vos qualités, vous auriez attendu quelque peu avant de me faire les reproches contenus dans votre lettre du 11 avril. Comme je l'ai déjà dit ici maintes fois, mes correspondants doivent attendre environ deux à trois semaines avant qu'il leur soit répondu. En ce qui vous concerne, reportez-vous à notre numéro précédent et vous y trouverez votre réponse. Au revoir et soyez un tantinet plus calme.

M. G., LA PLUS SIMPLE. — Marie Glory demeure place Napoléon, à Maisons-Laffitte. Elle n'est pas mariée que je sache. Mais laissez-moi vous poser une question. C'est bien mon tour, n'est-ce pas ? En quoi cela peut intéresser ? Est-ce que cela influe sur le talent. Je ne le crois pas. Alors, pourquoi s'arrêter à de telles futilités.

H. D., A DOUAL. — *Mon cœur t'appelle* est édité par les Fils Osso ; *Mauvaise graine*, par Pathé Consortium ; *Chanson de Paris*, par S. E. L. F. ; *Alto, mademoiselle et le Professeur Capillon*, par G. F. F. A. ; *L'Ordonnance*, par les Films Sofar ; *Une fois dans la vie*, par Pathé Consortium, les Amours de minuit, par Braunberger-Richebé ; *Sidonie Panache*, par Alex Malpas ; *Trois de la marine*, par les Sélections Roubier. A votre service !

LA VAGABONDE. — *Les Mistraliers* sont actuellement tournés en Amérique. Charles Laughton est lavert et Frédéric March Jean Valjean. Nous avons publié des photos de ce film qui, très probablement, ne sera jamais édité en France. Jean-Pierre Aumont fait partie de la distribution de *L'Equipage* qu'on verra prochainement.

TROIS DU MIDI. — D'importantes scènes de *Justin de Marseille* ont été tournées à Marseille. C'est un bon film réalisé un peu dans l'atmosphère des *Nuits de Chicago*. Le sujet est certes un peu spécial, le dialogue un peu cru parfois, mais il y a beaucoup de mouvement et de vie.

UN CINÉASTE. — C'est Richard Eichberg qui mettra en scène *Michel Strogoff*. Jacques Feyder doit tourner un film pour Alexandre Korda, probablement en novembre à Londres, auparavant il tournera une nouvelle œuvre en France pour la Tobis.

BILL-BOYD 2. — Oui, William Boyd que vous avez vu dans les *Batellers de la Volga* et Bill Boyd qui jouait dans *L'Étrange mission du Nordland* ne sont qu'une seule et même personne. Je ne comprends pas pourquoi il a changé de prénom. Vous le verrez bientôt dans un film tourné dans les beaux paysages sylvestres de Californie : *La Forêt en fête*.

DIMITRI. — Le film *Les cents jours* a été réalisé par Giovacchino Forzano d'après la pièce de Benito Mussolini. C'est une production à voir. Elle contient d'excellentes scènes, notamment le débarquement de l'île d'Elbe et la bataille de Waterloo. Celle-ci a été tournée avec une figuration très importante. Allez voir ce film et dites-moi ce que vous en pensez. Nous vous avons adressé notre catalogue complet de cartes postales.

ADMIRATEUR DE M. E. — Vous reverrez bientôt Martha Eggerter dans *Casta Diva*. Son partenaire dans ce film est Philipp Holmes, le fameux interprète de *Son Homme*, lequel, contrairement à ce que vous pourriez croire, n'est pas le fils de Sherlock Holmes, le non moins fameux détective londonien.

CHEVALIER H. DE LAGARDÈRE. — Salut, cher ami, pouvez-vous me donner des nouvelles de votre collègue Gonzaque ? Ah ! c'est vrai, vous l'avez estourbi dans les fossés. Et maintenant passons aux affaires sérieuses. Que voulez-vous savoir ? *Mon cœur t'appelle* est un film avec Jean Kipura, Danielle Darrieux et Lucien Baroux. C'est une production charmante sans prétention, mais bien réalisée et bien jouée. Non, chevalier, nous n'avons pas de photo de Tom Coulon. Au plaisir de vous revoir ! IRIS.

Pour la liste des cinémas acceptant notre billet à tarif réduit, consulter notre numéro du 4 Avril dernier.

UNE VÉRITÉ
qui me goûte m'aime
L'APÉRITIF
PIKINA
UNE VÉRITÉ

Le Gérant : COLEY.

Imp. GEORGES LANG, 11 bis, rue Curial — Paris. Procédé HÉLIOS-ARCHEREAU

1ère Communion
GRATUITEMENT
etsans engagement de votre part, nous vous enverrons notre catalogue général Horlogerie et Bijouterie (2.000 modèles à tous prix). Vous y choisirez aisément, la montre à votre goût ; vous la paierez 30% moins cher qu'ailleurs, vous aurez une garantie d'origine, de bonne marche et son entretien sera assuré gratuitement pendant 5 ans. Demandez-le aujourd'hui à
A. ANGUENOT
Anciens Etablissement Benoit
37, Av. Denfert-Rochereau, BESANCON

CINEMA MAGAZINE

2 MAI 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N° 18

dans ce numéro :

DANS
L'INTIMITÉ
DES
STARS
D'HOLLYWOOD



« Grace Moore » et « Tullio Carmi-
nati » dans
" UNE NUIT D'AMOUR "
(One Night of Love), qui poursuit au
cinéma Edouard VII une triomphale
exclusivité de trois mois. (Produc-
tion Columbia-Osso.)